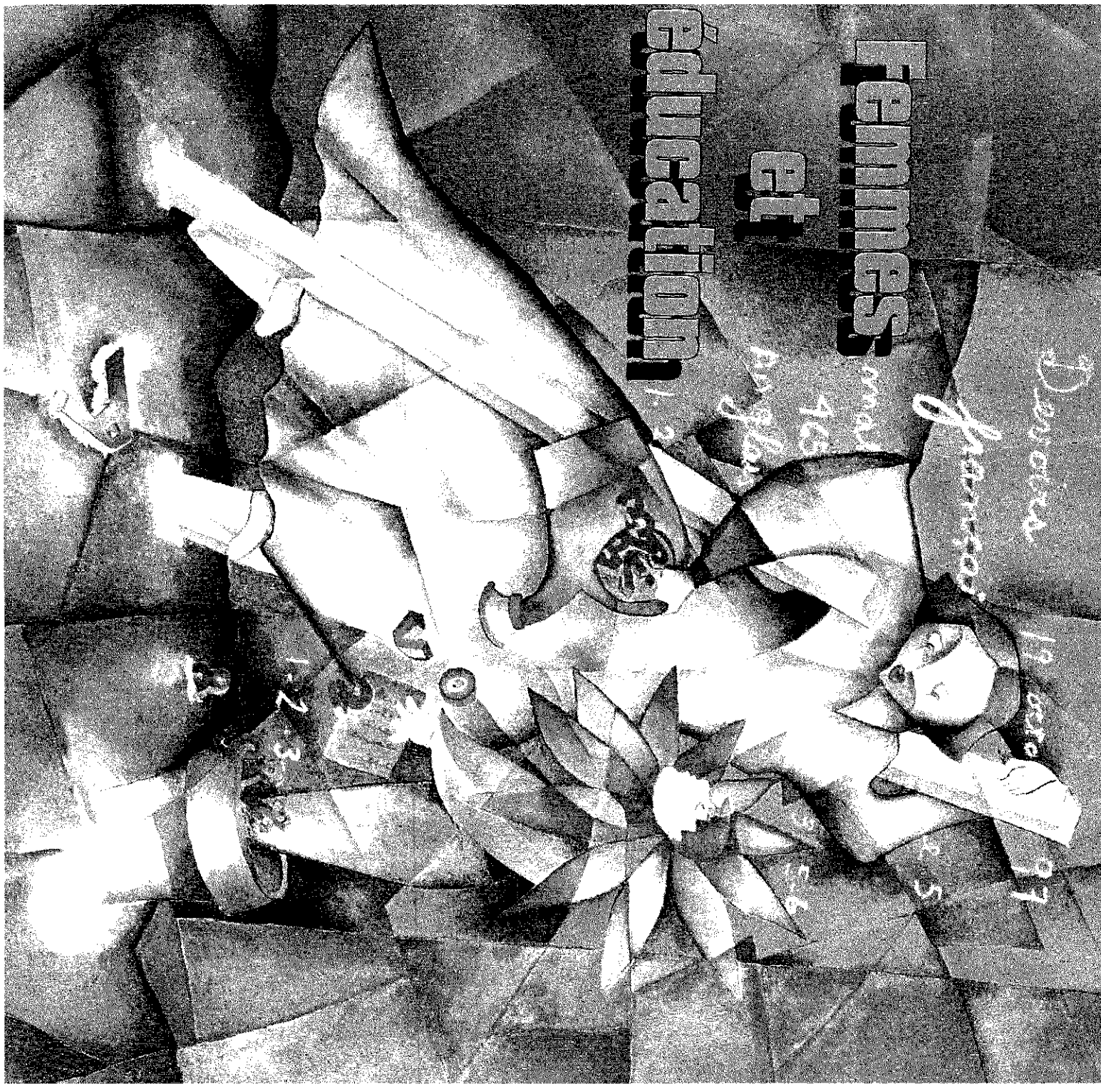


Bulletin

INFORMELLES

Vol. 16, numéro 1 Hiver 1998

Femmes et éducation



Crédits

Infonnelle a été réalisé par le Centre des femmes de l'Estrie

Comité de rédaction : Nicole Charette
Laboratoire de rédaction professionnelle

Mise en pages **D** 

Illustration : Marie-Hélène Lamarche

Photographies : Carole Tatlock

impression : **Prince digital**

I¹¹ trimestre 1998

Toute correspondance doit être envoyée au :

Centre des femmes de l'Estrie
C.P. 141, succursale Place de la Cité,
Sherbrooke (Québec) J1H 5H8

Sommaire

Avant-propos.....	3
--------------------------	----------

Introduction

Éducation ou instruction.....	4
--------------------------------------	----------

Quatre lemmes, quatre visions de l'éducation

Un cœur d'or au service des enfants.....	6
---	----------

Michelle Drolet, une gestionnaire du savoir.....	8
---	----------

Christine Métayer ou un regard féminin sur le monde universitaire.....	11
---	-----------

L'apport des religieuses en éducation.....	12
---	-----------

Parcours de jeunes femmes

Apprendre la Vie à l'université.....	14
---	-----------

Dossier

La malhématicienne a-t-elle un sexe ?.....	16
---	-----------

Étudiantes au doctoral et à la maîtrise Accès plus facile, mais encore quelques ombres au tableau . . .	19
--	-----------

Événement

Colloque <i>Visibles et partenaires</i>.....	22
---	-----------

Avant-propos

Pour la troisième année consécutive, le Laboratoire de rédaction professionnelle du Département des lettres et communications s'est associé au Centre des femmes de l'Estrie pour la rédaction d'un numéro de son bulletin annuel, *l'Informelles*. Le thème choisi cette année, l'éducation, rejoignait le coeur des préoccupations du Laboratoire, un lieu d'enseignement de la rédaction lié à la recherche-action.

Quatre étudiantes inscrites au baccalauréat en études françaises, majeure rédaction, ont écrit dans ce numéro des articles fort intéressants. Il s'agit de Manon Côté, Odile Couture, Patricia Lord et Isabelle Tremblay. À ce groupe dynamique inscrit en activité tutorale au Laboratoire pendant l'été se sont jointes Julie Boudreau, titulaire d'une maîtrise en rédaction-communication de l'Université du Sherbrooke, et Hélène Cornellier. Ensemble, elles ont concocté un numéro percutant sur le monde de l'éducation vu d'aujourd'hui par la lorgnette de personnes au coeur de l'action.

Dans ce bulletin, vous rencontrerez deux enseignantes d'expérience livrant leurs réflexions sur les savoirs essentiels qu'elles cherchent à transmettre dans leur enseignement et mettant en doute la validité d'une réforme de l'éducation qui leur apparaît échaudée d'en haut, sans le consentement des communautés qu'elle affecte. Vous ferez également connaissance avec deux gestionnaires en éducation, l'une directrice d'une école secondaire privée à Sherbrooke, l'autre, vice-doyenne à la recherche à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke. Leurs propos convergent sur un point : conscientes d'avoir des défis de taille à relever dans un monde en mutation, elles constatent que les femmes progressent dans toutes les sphères de la société, tout en admettant que le talon d'Achille de plusieurs reste la conciliation famille-travail. D'autres articles s'intéressent aux rapports émotifs ambigus entre les femmes et la mathématique, à la difficulté de concilier études, travail et vie personnelle et familiale pour un nombre croissant d'étudiantes à l'université, tous cycles confondus. On déplore, un peu partout, l'idéologie de la performance, la sanctification de la compétitivité, vue comme moteur de toutes les vertus. Les femmes souhaitent être entendues, être visibles, elles souhaitent un monde de l'éducation où leurs valeurs profondes, humanistes, parviennent à s'exprimer et n'entrent pas en conflit avec les objectifs et les contraintes de leur formation.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

*Céline Beaudet, professeure agrégée
Directrice du Laboratoire de rédaction professionnelle
Université de Sherbrooke*

Éducation ou instruction?

Par Micheline Dumoitt

Dans le sens commun, on utilise le plus souvent les mots «instruction» et «éducation» l'un pour l'autre, et pourtant ce sont des réalités fort différentes. L'instruction désigne un savoir formel qui est acquis, le plus souvent, dans une institution spécialisée. L'historienne Françoise Mayeur écrit: «L'éducation forme le coeur autant que l'esprit. Elle s'adresse aussi au coeur, voire à l'âme de l'enfant, elle entend le préparer complètement à la vie

d'adulte». Par conséquent l'éducation ne se fait pas à l'école seulement. La famille, le milieu de travail, l'atelier, la boutique, la ferme, y contribuent bien davantage. Mais c'est curieux: pendant longtemps, dans tous les traités de pédagogie, dès qu'il s'agissait de l'instruction des filles, il se produisait un glissement de sens. Leur instruction a presque toujours reçu une signification différente: c'est toujours un domaine particulier qu'on se soucie de

spécifier, où la formation intellectuelle constitue la portion congrue et où le poids du destin féminin de la reproduction est déterminant. Entre 1400 et 1600, on a dénombré en Europe 890 ouvrages sur le seul sujet de l'éducation des femmes, ouvrages dont le dénominateur commun est un discours visant à exclure les femmes, de par leur nature, de la pratique de la vie scientifique et de l'accès aux modes variés d'instruction.

« Vers le mieux par l'étude et la charité »

Conduite	73	Instruction religieuse	75
Travail	6	Histoire du Canada	72
Bonnes manières	72	Composition française	75
Correction du langage	76	Littérature française	7
Ordre et propreté	73	Histoire	7
Ponctualité	6	Thème latin	70
Dévouement	6	Version latine	72
		Version grecque	74
		Composition anglaise	63
		Mathématiques	74
		Moyenne générale	75
		Rang	120
		Nombre d'étudiantes	17

Appréciations:

*• Im à m to**» *•* ; * > »» * * * * » *•* *•* *
 à» IS 1 MW» SB.» : * «» * » * > « * » > < ! M
 3» S« è S» MM)*» < » > ; M« D * » » * » * » * < *

Un bulletin scolaire qui intègre l'éducation et l'instruction.

Source : Collection M. Dumont

C'est pourquoi l'instruction des filles a dû passer une longue traversée des apparences pour en arriver à la situation actuelle. À l'époque moderne, les premières écoles apparaissent, dont le principal but est de christianiser la population. Catholiques et protestants rivalisent de zèle pour enseigner les prières et les rudiments de la foi. On y joint les savoirs profanes: lire, écrire et compter. À cette époque, on prive souvent les filles de l'art de l'écriture qui est défini comme une discipline commerciale, alors que la lecture semble plus propice pour les filles.

Lorsque les systèmes publics d'instruction s'établissent, durant le XIX^e siècle, dans la majorité des pays, on s'intéresse avant tout à l'instruction des garçons. Ce sont eux qui ont droit aux établissements scolaires qui dépassent le niveau primaire. Une minorité de garçons peuvent ainsi accéder à l'université, ce qui est rigoureusement interdit aux filles. Le discours ambiant suggère que l'intelligence des filles ne pourrait pas supporter l'effort intellectuel des études abstraites. Fort bien. Mais un peu partout, des femmes établissent malgré tout des institutions secondaires qui leur sont destinées. Elles ne tardent pas à y réussir très bien.

Oui bien sûr, elles réussissent. Mais c'est parce qu'elles ont de la mémoire. Elles ne sauraient se coller à une formation plus avancée, de type collégial par exemple. Un peu partout dans le monde occidental, on fonde donc des collèges féminins: lycées en France, «Women's Colleges», aux USA, collèges classiques féminins au Québec. Les responsables exigent que leurs élèves se voient imposer les mêmes examens que les garçons. La première Québécoise à s'y présenter, Marie Gérin-Lajoie, arrive la première! Mais on tait prudemment sa victoire, qui apporte un démenti flagrant aux théories ambiantes.

Soit, pense-t-on. Les filles peuvent faire des études classiques. Mais pas question pour elles d'entreprendre des études avancées. La maîtrise, le doctorat, elle ne pourraient pas y réussir. Et pourtant, sensiblement, les filles entreprennent des études avancées.



Gestuelle liturgique au Pensionnat de Farnham vers 1950.

Source : Collection M. J. Delorme

Aujourd'hui, elles sont même plus nombreuses aux niveaux du collège, du baccalauréat, de la maîtrise. Elles sont moins nombreuses à décrocher. Mais c'est parce que les filles sont avantagées par le système scolaire qui privilégie les comportements de soumission, d'ordre, de patience, (etc.) et ne permet pas aux garçons d'exprimer leur nature énergique et dynamique.

Dans la même veine, on échafaude de belles théories pour justifier que les femmes soient moins nombreuses à exercer des postes de gestion. Au Québec, tant que les fonctions sont remplies gratuitement par les religieuses, le système s'en accomode fort bien. Mais quand le système se laïcise, les femmes sont rapidement remplacées par des hommes. Marie-Paule Malouin et Claudine Baudoux l'ont bien démontré clans des études fort bien documentées.

Au bout du compte, force nous est de constater que le discours masculin, concernant l'éducation/instruction des filles, ne se caractérise pas par la cohérence. Les chercheuses féministes ont maintenant bien établi comment toutes les modalités de ce discours, juridique, philosophique, théologique, scientifique dissimulent l'objectif de

subordination des femmes. Cette subordination s'est accomplie par la magie du verbe, à force de proclamer qu'il en est ainsi.

Mais les conséquences de ce discours sont longues à faire disparaître. Dans son parcours scolaire, le seul fait de fréquenter l'école apprend à un enfant que le primaire est le domaine presque exclusif des femmes; qu'un directeur est presque toujours un homme et la secrétaire, une femme; que le niveau secondaire est plus également partagé entre enseignants des deux sexes; que la proportion des femmes diminue au niveau collégial pour s'abaisser autour de 20 % à l'université.

Les textes qu'on va lire dans ce numéro d'*Informelles*, illustrent chacun à leur manière, l'une ou l'autre des conséquences de ce long discours sur l'instruction des filles. Cette page est tournée, pensent plusieurs. Mais est-elle vraiment tournée? Malgré tout, les femmes continuent d'être persuadées que l'instruction est le b-a ba de leur insertion sociale. On a longtemps voulu faire de leur éducation un instrument de leur subordination. Elles veulent au contraire en faire un instrument de leur autonomie.

Quatre femmes, quatre visions de l'éducation.....

Un coeur d'or au service des enfants



Par Patricia Lord

Gisèle Felteau-Légaré était prédestinée pour l'enseignement ; elle est née dans une école ! Enseignante au primaire depuis maintenant 38 ans, Madame Felteau-Légaré a toujours su qu'elle voulait enseigner. Troisième d'une famille de dix enfants» son expérience de vie, sa générosité, sa gentillesse l'ont conduite tout naturellement vers l'enseignement aux plus petits, quoiqu'elle déclare aujourd'hui, sans amertume mais avec une pointe d'humour : « Dans mon temps, on n'avait pas plusieurs choix. Il fallait être infirmière, secrétaire ou maîtresse d'école ! »

Avoir des complices parmi les élèves et les parents

Depuis 38 ans, Madame Felteau-Légaré enseigne à la même école, en première année, à l'exception d'une petite escapade en troisième année. Si elle est toujours demeurée à la même école, c'est par amour pour l'endroit et pour les enfants. D'ailleurs, Madame Felteau-Légaré trouve très difficiles les journées de planification :

« Je déteste les journées de planification parce que ce travail, je peux le faire chez moi. Le travail à l'école, je n'aime pas ça quand les enfants sont absents. Dans ces moments, la classe est vide et ennuyante. » Gisèle Felteau-Légaré applique quatre valeurs fondamentales dans sa classe : le respect, l'amour, la compréhension et la complicité. « Je veux une complicité avec les enfants. Je veux que les enfants deviennent mes complices. Jamais une décision n'est prise sans qu'elle soit discutée dans la classe. » Madame Felteau-Légaré profite également de sa relation avec les enfants pour augmenter leur confiance en eux,

et pour qu'ils apprennent à s'affirmer. Quant à sa relation avec les parents, elle affirme privilégier les mêmes valeurs avec eux qu'avec leur enfant.

« La première rencontre en début d'année m'inquiète toujours un peu. Mais je fais des folies avec les parents et ça se passe très bien. Ils écoutent comme des anges, lance-t-elle en riant. Il y en a toujours qui sont prêts à s'impliquer. »

Lorsqu'on lui demande si elle a un secret pour que les enfants réussissent si bien en classe, Madame Felteau-Légaré lance, à la blague :

« Je ne peux pas dire ce que je fais pour que les enfants réussissent, car je ne le sais pas. Je sais que je suis présente, que je m'occupe de chacun d'entre eux. Comme je suis une personne très ferme, les enfants m'écoutent. Quand ils ne m'écoutent pas, je leur dis : « Je ne suis peut-être pas belle, mais regardez moi pareil ! À ce moment-là, j'ai tous les yeux rivés sur moi, parce que les élèves vérifient si je suis belle ou non (éclats de rire). »

L'élève d'aujourd'hui

Quant on demande à Gisèle Felteau-Légaré de comparer les élèves d'aujourd'hui à ceux de ses débuts en enseignement, elle hésite :

« Il faut comprendre qu'il y a 30 ans, les élèves n'avaient pas les mêmes possibilités qu'aujourd'hui. L'éducation que les élèves d'aujourd'hui reçoivent à la maison est beaucoup plus permissive qu'il y a 30 ans. »

Madame Felteau-Légaré affirme que les enfants d'aujourd'hui sont éveillés à plein de choses : le hockey, le piano, le ballet et les jeux vidéo ne sont qu'une infime partie des activités qui sont à leur portée. « Par contre, lance Madame Felteau-Légaré, comme ils ont beaucoup d'activités, les élèves ont plus de difficultés à assimiler les matières scolaires. » Cependant, le dialogue avec ces élèves est plus intéressant; ils connaissent beaucoup de vocabulaire, et ils inventent plein de choses.

L'enfant d'aujourd'hui conteste plus. Quant à l'esprit créatif, les enfants l'ont toujours, mais ils sont tellement habitués d'avoir tout cuit dans le bec qu'ils ne font pas beaucoup d'effort dans ce sens.

Selon Gisèle Felteau-Légaré, les préoccupations des enfants sont des plus actuelles. Ainsi, la séparation des parents, la peur de perdre des amis et la compétition sont des préoccupations très présentes chez les élèves. Par contre, l'idée de penser à leur avenir ne leur effleure pas l'esprit. « On n'entend même plus les élèves dire qu'un jour ils feront comme papa ou comme maman. L'avenir leur semble trop lointain. »

Un regard sur le système d'éducation

Depuis quelque temps, le ministère de l'Éducation instaure de nouveaux programmes d'enseignement. L'adaptation à ces nouveaux programmes, selon Gisèle Felteau-Légaré, n'est pas si difficile que cela : « Les professeurs reçoivent à

l'avance les nouveaux programmes. Ils ont donc le temps de s'y familiariser avant leur mise en application. Je me suis toujours tenue à la page des nouveautés, car pour maintenir l'intérêt des enfants, il faut innover, mettre plus de concret. »

Quant à la problématique des commissions scolaires linguistiques et confessionnelles, Gisèle Felteau-Légaré se prononce en faveur des commissions scolaires linguistiques :

« Ce que je trouve difficile, c'est que tu enseignes la morale religieuse catholique, et qu'il n'y a presque plus de suivi à la maison. L'histoire de Jésus, les enfants la trouve bien plaisante, car ils n'en ont pratiquement jamais entendu parler. J'ai tendance à dire qu'on devrait peut-être devenir une commission scolaire linguistique, et que les parents qui veulent que leur enfant bénéficie d'une éducation religieuse le fassent d'une manière concrète avec l'Église. »



Michelle Drolet, une gésliô ililaire du savoir

Par Manon Côté

Michelle Drolet a grandi entre les mars des diverses écoles qui ont traversé sa vie. D'abord étudiante, puis enseignante, elle a parfait sa formation et comblé sa soif d'apprendre en choisissant un parcours qu'elle n'avait jamais véritablement prévu : la direction d'une institution scolaire. Au gré des grandes réformes et à cheval entre le milieu public et privé, Michelle Drolet a roulé sa bosse et dirige depuis maintenant sept ans le Collège Mont-Notre-Dame de Sherbrooke. Cette institution, fière et altière au-dessus de la ville, fête cette année ses 140 ans avec à sa barre une femme de tête**

*Michelle Drolet a quitté la direction du Collège Mont-Notre-Dame en septembre dernier. Par le biais de cet article, l'Informelles a tenu à rendre hommage à cette femme de décision et de vocation qui a su faire sa marque lors de son passage en Estrie.

L'éducatrice gestionnaire

La première directrice laïque du Mont-Notre-Dame se veut modeste.

« Ce qui compte, ce n'est pas d'être directrice d'école, mais plutôt de ne jamais cesser d'apprendre, dit-elle. Je le répète souvent aux filles du Mont : l'éducation, c'est la liberté de faire des choix. Faites ce que vous aimez, trouvez votre place et vous serez heureuses. »

Heureuse, Michelle Drolet semble l'être, et sa place est devenue, au fil des années, celle d'une gestionnaire. Ainsi, après une brève expérience de direction à l'école publique, elle se retrouve au Collège Mont-Notre-Dame de Sherbrooke.

« J'avais envie de gérer un collège privé. À l'école publique, il y avait beaucoup d'intervenants et, au bout du compte, très peu de marge de manoeuvre. Au privé, c'est différent. Ici, je dois gérer un budget substantiel et conséquent. »

Aussi, l'administration scolaire exige-t-elle de ses gestionnaires qu'ils soient à la fois administrateurs et éducateurs. Celle qui réussit à allier ces deux rôles admet toutefois une certaine similitude entre la gestion d'une école et d'une entreprise :

« En ces années de restrictions budgétaires, tout gestionnaire vise une meilleure rentabilité à moindre coût. Ce qui dérange mon sommeil, c'est probablement les mêmes tourments qui dérangent celui

d'un directeur d'entreprise. Par contre, en tant que directrice d'école, je vis entourée de jeunes et non de produits. Je dois constamment garder en tête le bien-être des élèves. C'est l'unique raison d'être de mon rôle. »

Une femme au pays des complets bleus

Son rôle, Michelle Drolet doit souvent le jouer aux côtés d'une majorité d'hommes. Consciente de sa différence, Michelle Drolet y évolue sans toutefois tenir un discours féministe.

« Pour moi, ce n'est pas exceptionnel d'être une femme dans un milieu d'hommes, admet-elle. Je suis gestionnaire parce que je possède les aptitudes qu'exige cette profession et que j'y suis bien. Certains sont rassurés de retrouver un homme à la direction d'une entreprise. Moi, je crois que les femmes sont aussi bonnes gestionnaires que les hommes, entre autres grâce au côté intuitif qu'elle possèdent. »

L'équilibre des sexes semble en effet primordial pour cette femme qui œuvre dans une équipe de direction mixte. Aussi, en tant que patronne, elle souhaite que ses décisions soient, avant toute chose, le reflet du respect qu'elle a pour ses employés. « Pour moi, ce sont des personnes toutes différentes dans leurs réactions face à mes décisions. Le plus important, c'est de les reconnaître comme êtres humains, qu'ils soient concierge ou enseignant, femme ou homme. »

La place des femmes en administration scolaire ne semble toutefois pas gagnée. Aux yeux de Madame Drolet, la femme restera toujours celle qui vivra la maternité et élèvera les enfants. Face à cette réalité, il semble alors difficile de concilier carrière de gestionnaire scolaire et famille.

« Même à notre époque, plusieurs femmes de valeur renoncent à des postes de gestion parce qu'elles choisissent d'être mères,

mentionne-t-elle. Celles qui poursuivent leur carrière tout en élevant leurs enfants le font souvent avec un sentiment de culpabilité. Je suis peut-être rétrograde, mais je crois que notre société est très exigeante face aux femmes à la tête d'entreprises. »

Sans enfant, Michelle Drolet avoue être incapable d'imaginer le double horaire qu'une famille et son poste de direction exigeraient d'elle.

L'étoile d'une visionnaire

De ses années passées à cheminer dans le monde de l'éducation, Michelle Drolet en retire un regard critique. Un regard parfois lourd, mais toujours lucide, devant les bouleversements que vit l'école québécoise au lendemain des états généraux de l'éducation et à la veille d'une possible réforme. D'idées en décisions, Michelle Drolet a l'étoffe d'une visionnaire.

Cette directrice d'expérience voit d'abord dans l'avenir de l'école québécoise la nécessité, non pas d'un pouvoir, mais bien d'un leadership solide provenant de sa tête, soit de la direction de l'école. Les parents y ont toutefois un rôle crucial à jouer.

« Ce que les parents d'aujourd'hui désirent pour leur enfant, c'est exactement ce que mes parents voulaient pour moi quand j'étais adolescente, raconte Madame Drolet. En fait, de génération en génération, les parents souhaitent que leur jeune grandisse et s'épanouisse à l'école. La grande différence avec les parents actuels, c'est qu'ils sont souvent dépassés dans leur rôle de père et de mère. Ils ne comprennent parfois plus ce que leur enfant apprend à l'école. Puis, ils ne connaissent pas toujours les nouvelles réalités des adolescents. »

Cela entraîne un décrochage du parent et l'école doit alors pallier cette démission le plus souvent involontaire.

D'un côté, les dirigeants et les éducateurs doivent donner aux jeunes l'assurance d'une présence adulte significative au moment de leur adolescence. De l'autre, nous devons travailler en collaboration avec les parents puisque ce sont eux qui vivent avec l'enfant à son retour de l'école. Ils connaissent ses frustrations, ses craintes, ses échecs.

Madame Drolet croit que c'est à la direction de l'école que revient la responsabilité de susciter cette collaboration. Qui plus est, « elle est l'énergie première, celle qui anime, stimule, propose et suggère. »

Mais entre les problèmes de décrochage et de discipline, peut-on imaginer un retour à la ligne dure, au vouvoiement et aux châtimements qui ont justement fait école au Québec il y a quelques décennies? Spontanément, Michelle Drolet désapprouve cette façon de faire.

« Il importe plus de redistribuer les rôles que de revenir à une forme de discipline inflexible et exagérée. De fait, le rôle du professeur, ce n'est pas d'être l'ami du jeune, mais bien de baliser sa route, de l'accompagner dans son cheminement d'adolescent. Sans suffisance, l'éducateur doit faire comprendre à ses élèves qu'il est un pôle de référence, tout simplement parce qu'il a plus d'expérience et de connaissances qu'eux. Et les élèves doivent accepter ça. »

Pour Michelle Drolet, ce changement implique une formation des maîtres axée sur cette différence entre l'adolescent et l'éducateur, deux êtres qui n'ont ni les mêmes droits ni les mêmes obligations.

La mission à enseigner

À sa façon, Michelle Drolet veille à la formation des futurs maîtres. En effet, malgré toutes les responsabilités associées au poste qu'elle occupe, elle est également chargée de cours à la Faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke. Ce contact avec

ceux qui seront bientôt les guides de centaines d'enfants au Québec lui est cher. Plus que tout, elle souhaite partager avec ces futurs enseignants sa passion pour l'éducation. « Je crois bien que certains me trouvent vieux jeu! Pour moi, l'éducation, c'est une vocation, une mission. Quand je tiens ce genre de discours devant mes étudiants, certains s'animent. Je sais alors qu'ils seront de bons professeurs. »

Des solutions d'avenir

Michelle Drolet s'inquiète cependant du manque de culture générale chez les futurs éducateurs. Or ces étudiants, héritiers de la réforme Parent, peuvent peut-être justifier cette lacune par le manque de rigueur des écoles d'aujourd'hui. Madame Drolet abonde dans ce sens :

« Il y a des jeunes qui terminent leurs études universitaires sans avoir jamais lu un seul livre! Les récents états généraux ne se sont pas attardés aux enjeux véritables. En fait, le vrai problème, c'est le curriculum des disciplines que traverse l'élève québécois de la maternelle à l'université. Il aurait fallu remettre en question tous les niveaux d'éducation au Québec, en particulier les cégeps. »

Mais à l'heure d'une réforme imminente où les commissions scolaires risquent de changer complètement de visage, le Québec continuera-t-il de former ses rejetons de la même façon? Michelle Drolet appréhende la confusion :

« Il semble logique de transformer les commissions scolaires à vocation religieuse en commissions scolaires linguistiques. La réalité actuelle présente deux types de citoyens et de communautés qui se différencient non plus par leur appartenance religieuse mais bien par leur langue. Toutefois, j'ai peur que l'on mélange tout. Pourtant, il serait simple de remettre l'orientation de l'école à la communauté. »

Ainsi, elle croit qu'il serait possible, voire souhaitable, que les commissions scolaires laissent aux écoles le choix d'être confessionnelles ou non, et ce, selon les croyances et désirs de la communauté.

L'engagement de la communauté dans l'éducation, voilà pour Michelle Drolet une solution possible et efficace. Or l'efficacité, en ces années de restrictions dans les coffres de l'État, s'évalue surtout en termes d'argent. L'éducation coûte en effet très cher aux contribuables : neuf milliards de dollars y sont dépensés chaque année, soit 23,6 % du budget du gouvernement provincial. Aussi, l'élève inscrit à l'école publique coûte environ 6000 \$ aux Québécois contre 4200 \$ pour celui qui poursuit ses études dans une institution privée. Madame Drolet voit là une nouvelle façon d'administrer l'école québécoise :

« Si j'étais ministre de l'Éducation, je crois bien que je privatiserais toutes les écoles du Québec, avoue-t-elle. Non pas pour en faire une *business*, mais bien pour faire de l'école une entité locale. Les parents et les enfants auraient la liberté de choisir celle qui correspondrait le mieux à leurs attentes. On aurait ainsi un bon produit à moindre coût. En fait, l'école demeurerait gratuite, ce ne serait que la façon de la gérer qui changerait. »

Cette autonomie est par contre loin d'être chose faite au Québec. Il faudra changer les mentalités, entre autres celles des gens qui frappent fort sur l'indépendance des écoles privées, pour en arriver à une telle révolution.

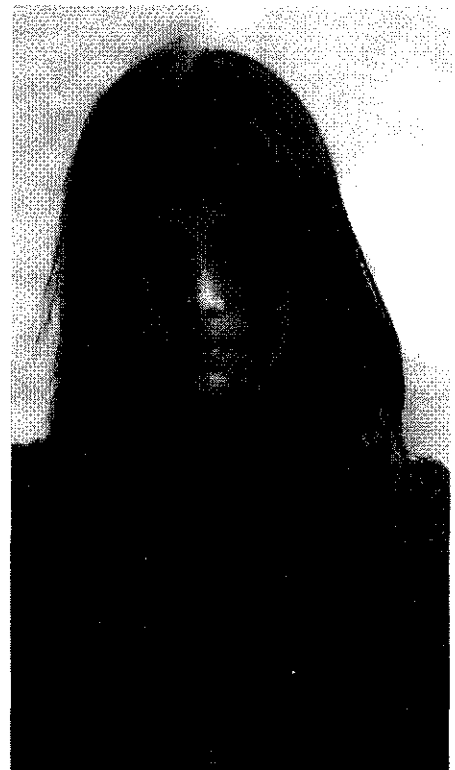
Or la révolution pourrait également se jouer sur un autre front : celui de la formation. Certains diront que les temps sont durs, les emplois rares, que l'économie est la seule chose pouvant orienter l'éducation. Au-delà de ce discours de gros sous, la mission première de l'école demeure : elle doit former des êtres instruits, responsables et critiques.

« Parfois, j'ose m'imaginer à 80 ans, et ça me fait un peu peur de savoir que les dirigeants d'alors ne seront peut-être pas des

citoyens cultivés, capables de réflexion, admet Michelle Drolet. En privilégiant le pratique au détriment de la culture, on veut former, non pas l'être, mais le travailleur. Comme si cinq minutes passées à réfléchir, c'était une perte de temps... »

Une perte de temps qui pourrait bien, avec les années, devenir un véritable enjeu social, à mi-chemin entre un déséquilibre professionnel des générations futures et la perte d'une mémoire collective...

Ariann Dupuis
2^e secondaire à l'école Mitchell



« L'école, c'est un moyen pour avoir du travail plus tard. Çi prend un peu trop de place dans ma vie. La majorité des jeunes trouve ça plate et moi aussi. »

Christine Métayer ou un réparu féminin sur le monde universitaire

Par Isabelle Tremblay



L'université peut parfois donner l'impression d'être un milieu qui stagne dans ses dogmes. On pense qu'on y donne toujours les cours de la même façon. L'évolution se fait à petits pas. L'apparition des femmes dans cette institution n'échappe pas à cette loi. Encore aujourd'hui, seulement 20 % du corps professoral est composé de femmes.

Christine Métayer est l'une des rares femmes à être vice-doyenne dans une université bien qu'il y ait une doyenne et une vice-doyenne à l'Université de Sherbrooke. Elle a débuté sa carrière en 1992 comme professeure. En 1994, désirant s'engager davantage, elle a d'abord assisté régulièrement au Conseil de la faculté, en tant que représentante du corps professoral. Deux ans plus tard, le doyen de la Faculté des lettres et sciences humaines recherche une jeune femme en début de carrière pour occuper le poste de vice-doyenne. Devant l'engagement et le dynamisme de Madame Métayer, il lui propose de faire partie de son équipe.

Madame Métayer a donc accepté le poste, mais a refusé d'abandonner l'enseignement. Le travail d'enseignante est son premier coup de coeur et le travail solitaire de chercheuse lui plaît également. Paradoxalement, ce qui la passionne le plus dans son métier de vice-doyenne, c'est de pouvoir travailler en équipe.

« On s'ennuie du travail d'équipe lorsqu'on pratique le type de recherche que je fais, dira-t-elle. En plus, ce que je trouve très stimulant dans ce poste, c'est d'arriver au moment où ça change. L'université a des problèmes financiers. Maintenant, il ne faut plus seulement couper... il faut changer. Et

quand il y a urgence dans une situation, les gens deviennent très ingénieux. C'est ce qui est motivant. »

Madame Métayer soutient que sa vie personnelle n'a pas été complètement bouleversée depuis l'obtention de ce poste. « Ça dépend de la personne, de l'énergie et de l'investissement qu'elle met dans son travail. » Quand on lui demande pourquoi le corps professoral dont elle fait partie ne compte que 20 % de femmes, elle répond :

« C'est en partie à cause de l'horloge biologique. Plusieurs femmes font le choix d'arrêter leurs études pour avoir un enfant. Quand on pense qu'il faut pratiquement un postdoctorat pour enseigner à l'université aujourd'hui... les femmes partent perdantes à cause de la durée des études requises. D'un autre côté, certaines femmes attendent d'avoir terminé leurs études avant d'avoir des enfants, ce qui parfois les mènent un peu tard. Enfin, lorsqu'elles ont des enfants, les choses se compliquent puisque ce sont malheureusement souvent elles qui ont pris la décision d'avoir un enfant et qui en assument la responsabilité par la suite. Le partage des tâches n'est pas encore généralisé. Ce qui peut poser problème par rapport aux longues études, éventuellement à l'étranger, qu'exigent des études de doctorat ou de postdoctorat. »

Dans sa profession, Christine Métayer ne croit pas qu'il y ait plus d'avantages à être

une femme qu'un homme. « Je gère les choses différemment, c'est tout. Si tu es articulée, tu n'as pas de problèmes. Par contre, il y a des avantages à être jeune. On n'est pas encore trop usée par la machine administrative, ce qui peut apporter un certain dynamisme. Et il y a dans la « naïveté » des novices une force qui peut parfois faire sourire les seniors mais qui est stimulante pour tout le monde. »

Quant à savoir si les femmes ont aujourd'hui accès à des postes plus élevés, la vice-doyenne répond par l'affirmative.

« Il y en a peu à l'Université de Sherbrooke, mais n'oublions pas qu'il y en a de plus en plus ailleurs. Dans le privé, de plus en plus de femmes occupent des postes de haute direction ou plus simplement créent leur emploi. On constate que les femmes vont de l'avant dans toutes les sphères de la société. »

Christine Métayer conclut

« Il est clair que l'université est un milieu qui accepte difficilement les changements. C'est une institution assez conservatrice. Mais le contexte économique bouscule un peu tout cela. Les changements vont se faire et les femmes y prendront part, en feront partie. »

L'apport des religieuses en éducation



Les finissantes du cours Lettres-Sciences à Vaudreuil en 1954.

Source : Collection Renée B. Dandurand

Par Odile Couture

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, en Nouvelle-France, les femmes étaient nettement moins scolarisées que les hommes. Toutefois, elles l'étaient davantage que les femmes des autres pays occidentaux. Ce n'est donc qu'au début des années 1960 que le Québec compte finalement un nombre égal de femmes et d'hommes instruits. Cette importante progression est due, pour une large part, au travail des religieuses qui ont ouvert le monde de l'éducation aux femmes, alors que dans plusieurs autres pays occidentaux, ce travail a été accompli par des femmes proches des mouvements féministes.¹

C'est à cette époque, il y a près de 35 ans, que soeur Jeanne d'Arc Poulin, originaire de Saint-Victor-de-Beauce, adhère à la Congrégation des Servantes du Saint-

Coeur-de-Marie. À l'instar d'autres congrégations, celle-ci oeuvre en dehors des grandes agglomérations, plus précisément à Saint-Ephrem-de-Beauce, où elle implante le premier pensionnat pour enfants du primaire au Québec.

Rapidement, soeur Poulin s'oriente vers l'enseignement qui représente alors, avec le service aux malades, les seuls débouchés au niveau de la congrégation. Après un bref séjour à Saint-Pierre-Baptiste, tout près de Plessisville, soeur Poulin enseigne au niveau primaire durant 16 ans à Waterville en Estrie.

Puis, durant cinq ans, elle occupe le poste de directrice de la même école. Cette expérience fut marquante. «Donner sa vie pour l'éducation est un choix par vocation.» Elle admet d'ailleurs avoir donné sans compter, au dépens de sa propre santé. Travailleuse infatigable, elle s'assure la collaboration des professeurs et met sur pied de nombreux comités pour que les

parents puissent avoir davantage accès à l'école. «Je travaillais souvent jusqu'à 2 h du matin pour finalement réaliser que j'étais en train d'y laisser ma peau.»

Un poste d'enseignant s'ouvre alors à Sherbrooke. Elle retourne donc brièvement à l'enseignement primaire. Puis, le collège privé François-Delaplace de Waterville fait appel à ses services pour prendre en charge les activités parascolaires et l'enseignement des arts plastiques en secondaire I. Guidée par son amour des jeunes et sa passion des arts plastiques, et malgré une certaine appréhension face à l'univers inconnu de l'adolescence, soeur Poulin se lance dans l'expérience. Son charisme naturel conquiert rapidement ses élèves. Aussi, l'année suivante, le poste de directrice à la vie étudiante s'ouvre à elle. Sa décision, elle la prend après une mûre réflexion et décide de s'engager pour un an... il y a de cela 12 ans!

Donner des mains et des pieds *stux* valeurs fondamentales

Soeur Poulin croit incontestablement au potentiel des jeunes.

« Les jeunes sont rebelles. Ils contestent pour vérifier la solidité de nos valeurs. Si malgré leur contestation, ils voient que nos valeurs tiennent, c'est alors qu'ils réalisent leur importance. Éduquer, pour moi, c'est croire que chacun, chacune porte un potentiel à développer... et je crois que c'est ce qui fait que je continue. Si je ne croyais pas à ça, j'aurais laissé avant... »

Car les problèmes des jeunes sont de plus en plus difficiles, complexes. « Ici, de plus en plus de jeunes filles arrivent blessées et vivant des situations problématiques... » Selon soeur Poulin, il y a un manque d'éducation à la base, au niveau de la motivation, des valeurs, et ce tant au niveau social que familial. Certains jeunes ne semblent pas posséder de *savoir-être*. Ils agissent comme si le monde n'existait que dans l'immédiat et en fonction d'eux. Soeur Poulin croit que toute intervention faite de façon éducative a une portée qui, sans être immédiate, n'en demeure pas moins réelle. « Notre travail consiste en partie à donner des mains et des pieds aux valeurs fondamentales. »

La place des femmes en éducation

Soeur Poulin reconnaît l'excellence du travail des hommes et le considère comme complémentaire au travail des femmes. Et alors que les postes de responsabilité deviennent de plus en plus accessibles pour les femmes, soeur Poulin dit souhaiter que celles-ci amènent une autre dimension.

« La dimension rationnelle est importante, et les femmes la possèdent. Mais il me semble qu'elles véhiculent aussi toute la dimension affective qui donne l'âme à la vie. L'équilibre est essentiel afin d'éviter de gérer uniquement en fonction de principes qui ne touchent pas le vrai monde. »

La réforme

Soeur Poulin a participé aux états généraux au niveau des écoles privées. « Parce que si on veut continuer à vivre, il faut vraiment se mettre sur la place publique. » Elle trouve que les changements se font très vite et qu'il n'est pas certain que l'on regarde l'ensemble de la problématique de l'éducation.

Tout le débat sur l'école privée et l'école publique laisse croire qu'il faut en tuer une pour faire vivre l'autre. Alors que les deux ont leur raison d'être. Dans un système démocratique, il faut laisser la chance aux gens de choisir.

Elle trouve sain que les deux systèmes restent vigilants et créatifs, en se questionnant sur les besoins réels de leurs clientèles respectives.

Soeur Poulin dit ne pas avoir l'impression que la population a été écoutée lors des consultations. Elle croit plutôt que très peu de gens ont le pouvoir à l'heure actuelle. Témoin de presque tous les débats, soeur Poulin croit que les décisions étaient déjà prises. « On voulait faire croire aux gens que leur participation était très importante. »

Ce n'est pourtant pas la résignation qui se dégage de ses propos, mais bien une volonté de continuer à lutter.

« Il faut continuer de parler. Un jour, il y aura des dirigeants davantage à l'affût de

ce qui se dit et qui en tiendront compte. À l'heure actuelle, j'ai l'impression que les décisions se prennent beaucoup plus unilatéralement qu'en concertation avec le milieu. »

Convaincue de l'importance du sentiment d'appartenance, soeur Poulin craint que le redécoupage des commissions scolaires n'améliore en rien la qualité de l'éducation. Elle se dit aussi étonnée qu'une femme soit à l'origine de cette réforme. « Je me serais attendue à autre chose, à une analyse sociale plus en profondeur. »

En conclusion

Aujourd'hui, soeur Jeanne d'Arc Poulin se donne toujours à 100 % mais sans se perdre. Elle découvre l'importance de garder du temps pour sa vie personnelle et sociale. Finies les journées interminables. Ceci lui permet d'améliorer la qualité de sa présence auprès des élèves. « Je trouve important pour moi, comme femme, de pouvoir me ressourcer, lire, me documenter... »

Elle continue à mettre de l'avant de nouveaux projets comme ce voyage en Argentine avec un groupe d'étudiantes; ou encore l'apprentissage du marché du travail à l'intérieur même du pensionnat. Le développement du secteur de la musique lui tient aussi à coeur.

Jeanne d'Arc Poulin est une femme dynamique aux convictions solidement ancrées. C'est ainsi qu'elle réaffirme l'importance des femmes en éducation. « Je souhaite qu'il y ait de plus en plus de femmes dans les postes clefs. Des femmes qui ont une vision large, qui font une analyse en profondeur avant de prendre des décisions. »

1. Dumont, Micheline. *Les religieuses sont-elles féministes?* p. 67-70

Apprendre la Vie à l'université

Par Julie Houclreau



La génération féminine des 20 à 35 ans saisit bien la nécessité de poursuivre des études supérieures dans le contexte actuel. Plus souvent que leurs mères, elles ont la possibilité de choisir l'université pour se spécialiser et, ultimement, améliorer leurs conditions de vie. Malgré un accès plus facile, le chemin qui mène à l'obtention d'un diplôme universitaire devient toutefois de plus en plus ardu pour ces jeunes dames. Un rude parcours les attend, un trajet où, justement, les conditions de vie s'avèrent passablement difficiles. Curieuse de connaître la situation des femmes aux études, *L'Informelles* a rencontré quatre étudiantes de l'Université de Sherbrooke, pour qui « ce long pèlerinage » prendra bientôt fin.

La vie universitaire, ce n'est plus ce que c'était! Dans le passé, étudier était un métier en soi. Maintenant, pour mieux vivre, voire « survivre », une bonne partie des étudiantes doivent travailler quelques heures par semaine. Bien qu'un emploi ait le

mérite de changer les idées (*exit* les théories et les concepts abstraits!), de rapporter un peu de sous, de valoriser et de donner de l'expérience, rares sont celles qui s'amuse en poursuivant l'itinéraire consacré « boulot-école-dodo », s'il reste du temps...

L'argent, toujours l'argent

Les jeunes femmes rencontrées avouent qu'elles auraient préféré éviter ce cycle infernal pour se consacrer davantage à leurs études. Mais, Josée, l'une d'entre elles, y voit une utopie. Selon elle, cette situation « idéale » se vit à condition de recevoir une aide financière parentale. Les prêts gouvernementaux, ça ne suffit pas. « C'est une vraie *joke* ce que nous recevons en prêt! Qu'est-ce que tu veux faire avec 3000 \$ par année? ». En fait, tout juste payer les frais de scolarité. Donc, par besoin d'argent, on se soumet à l'inévitable.

Aujourd'hui conscientes des gains et des pertes qu'a occasionné la conciliation travail-études, nos interviewées se racontent.

Élise, qui travaille en moyenne 28 heures par semaine en plus de suivre quatre cours à l'université, constate que son retour à l'école fut quelque peu ombragé par le phénomène des doubles tâches.

« Quand tu travailles en même temps que tu étudies, c'est plus difficile d'aller en profondeur. Les rares fois où j'ai eu l'occasion d'approfondir la matière, j'ai vraiment ressenti du plaisir à étudier. J'avoue que j'aurais aimé faire une parenthèse et arrêter de travailler. J'étais trop éparpillée pour pouvoir vivre pleinement l'aventure universitaire. »

Pour éviter les problèmes financiers, Josée combine 20 heures de travail par semaine à ses cinq cours à l'université. S'étant déjà consacrée uniquement aux études, elle est en mesure d'observer les difficultés que

pose l'addition d'un emploi. L'été a passé sous son nez sans qu'elle puisse en respirer les saveurs, toujours fidèle au poste et s'acharnant à maximiser chaque précieuse minute pour, au moins, atteindre les échéances. « Avec ce rythme double, tu n'as pas le temps de respirer. Tu enchaînes toujours. Il y a longtemps que je n'ai pas pris le temps de relaxer, de sortir avec des gens. Je n'ai pas vu mon été. »

AJeu nux doux plni .sù-s

Manque de temps pour accomplir les nombreuses tâches et approfondir la matière mais également absence de temps pour soi et pour se faire plaisir. Au début du baccalauréat, Manon travaillait par obligation. Les stages lui ayant permis de rétablir sa situation financière, elle occupe maintenant un emploi par choix. Semblant tout de même bien s'accommoder du rythme travail-études, Manon constate toutefois qu'il crée une dispersion des énergies menant à une certaine insatisfaction.

« Lorsqu'on adopte ce mode de vie, on a l'impression d'éparpiller nos énergies et qu'il n'y a rien d'entier, qu'on ne se donne pas totalement à une activité ou à l'autre. Avec la famille, les amis, le bénévolat, le boulot, les études, le copain, je ne sais plus où je suis, moi. Je suis partout à la fois. En fait, ajoute-t-elle, ce n'est pas de travailler ou d'étudier qui est difficile, c'est la conciliation des deux activités. »

Pour Patricia, qui a besoin pour l'entreprise familiale tout en poursuivant des études de premier cycle à temps plein, les doubles tâches lui retirent un grand plaisir : celui de s'impliquer socialement. « Avant l'université, j'avais le temps de faire du bénévolat et d'agir au sein de la communauté. Avec le travail et les études, c'est devenu impossible. Ça me manque. »

Assez, c'est assez!

Gravitant au cœur d'une société exigeante et obsédée de performance, les jeunes étudiantes travaillent avant tout pour arrondir

les fins de mois mais aussi pour acquérir de l'Expérience, ce mot magique qui ouvre la porte à de meilleurs emplois et qui semble grandement orienter les décisions des employeurs et employeuses. Influencées par ses impératifs, elles sont entrées à l'université remplies d'ambitions qu'elles jugent maintenant un peu démesurées. Ce qu'elles retiennent du périple universitaire, c'est justement l'importance de combattre cette obsession de la performance en apprenant à vivre pour soi et en harmonie avec son propre système de valeurs.

Au tout début du baccalauréat, attirée par le côté *glamour* des communications, Manon visait très haut. Les stages l'ont cependant vite ramené sur terre. Elle sait maintenant que, derrière le *glamour*, règne la « jungle », un climat empreint de compétitivité et axé sur la performance. Cette introduction dans le monde des communications l'a fait réfléchir, remettant même en question son orientation professionnelle. « Si la qualité de vie que je veux n'égale pas l'orientation professionnelle que je choisis, aussi bien en changer une des deux. Je ne suis pas prête à tout sacrifier. Il faut apprendre à se développer une qualité de vie », ajoute-t-elle avec sagesse.

Chez Josée, même volonté de combattre l'obsession de la performance.

« Avant, j'étais une vraie machine. Qu'il me tentait ou non d'étudier, je ne me posais même pas la question. Mais, à force de pression, tu ne suis plus le rythme. Et, là, tu commences à te poser des questions. C'est pourquoi, depuis 6 à 8 mois, j'essaie d'apprendre à me détendre, à faire autre chose qu'étudier et travailler. »

Revenir à 1 essentiel

Dans le tourbillon de la performance, Élise, Josée, Manon et Patricia ont, un jour, pris conscience qu'elles loupaient l'essentiel; pour tout réussir correctement, elles avaient mis de côté les relations humaines. Cependant, au plus fort de la tempête, les besoins d'amitié, d'amour et de complicité ont refait surface. Manon l'a constaté, cet été,

au cours d'une réunion familiale. Alors qu'elle s'était enfermée dans une chambre pour étudier, elle s'est demandé pourquoi elle seule ne pouvait savourer la gaieté de ce moment en famille. Les joies familiales lui apparurent alors aussi importantes que le fait de réussir ses études et de se défoncer au travail. « Maintenant, je me rends compte que prendre du temps pour parler avec ma famille, ce n'est pas du temps perdu. Quand vais-je profiter de ça, si ce n'est pas présentement? »

À la fin du parcours, Patricia a compris l'importance de mettre un frein au rythme effréné de la combinaison études-travail. « Si tu n'arrêtes pas, tu capotes! Maintenant, je sens davantage mes besoins et je sais lorsque je dois arrêter. » Pendant les pauses, devenues obligatoires, Patricia, elle aussi, choisit de passer le plus de temps possible avec sa famille.

Réussir, oui, niais pas à tout prix

De nos jours, choisir la voie de l'université est pratiquement devenu un *must*. Ce choix, bien qu'il comporte sa part d'embûches, a procuré énormément à nos quatre dames. En plus d'augmenter leurs connaissances dans des domaines particuliers, il leur a également permis de découvrir différentes facettes de la Vie. Maintenant conscientes des pièges de la performance excessive, elles ont plutôt appris à guider leurs actions en fonction de leurs valeurs intrinsèques. Dans le but d'améliorer leurs conditions de vie, elles ont accepté de tout prendre, de ne rater aucune occasion. Sans regrets, à la toute fin de ce long périple, elles constatent toutefois que de meilleures conditions de vie, c'est peut-être, aussi, savoir prendre soin de soi et d'apprendre à vivre, tout simplement!

La mathématique a-t-elle un sexe ?

Par Manon Côte

J'ai comme triste souvenir de mes cours de mathématique des chiffres, des lettres, des formules de tout acabit qui s'entremêlaient et se chevauchaient, souriant presque devant mon incompréhension. Ce que j'ai longtemps perçu comme un complot des mathématiciens savants contre la jeune écolière que j'étais a apparemment fait son chemin! Angoissée devant les « problèmes écrits » et leurs réponses uniques et inflexibles, j'ai très rapidement délaissé la possibilité de m'orienter vers les sciences pures ou administratives. Ma « bosse des maths », que je soupçonne toujours inexistante, s'est probablement égarée entre l'école primaire et secondaire et j'ai eu tôt fait de choisir les sciences humaines à mon arrivée au collégial. Devant ces aveux, certains croiront que je suis sotte. D'autres choisiront plutôt le qualificatif de mathophobe pour définir mon appréhension face à la mathématique.

Mon histoire ne ressemble peut-être pas à celles de toutes les femmes. De fait, les plus récentes études du ministère de l'Éducation du Québec démontrent que les jeunes Québécoises ont, durant leurs études secondaires, de meilleurs résultats que les garçons en mathématique et en sciences. Or le principal problème, c'est qu'au fil de leur cheminement scolaire, les jeunes filles en viennent à boudier ces disciplines, s'orientant le plus souvent vers les arts, les lettres, les sciences humaines ou les

communications. Ainsi constate-t-on que les formations universitaires qui exigent de la mathématique n'ont pas la cote chez les étudiantes. En 1996, par exemple, les femmes ne représentaient tout au plus que 20 % des étudiants inscrits dans une école de génie. Si par contre on dénote une arrivée massive de filles dans les facultés d'administration - au Québec, la proportion de filles est passée de 21 % en 1981 à 50 % en 1991 -, on remarque que ces étudiantes se confinent dans les relations publiques ou les ressources humaines, options où la mathématique n'occupe justement pas autant de place qu'en finance ou en comptabilité, par exemple.

Choisis- les mathématiques : des influences sociales et historiques

Nombre de facteurs semblent influencer les filles lors de leur choix d'orientation professionnelle à la fin de leurs études secondaires. Encore confrontées à des stéréotypes, elles identifient elles-mêmes plusieurs obstacles lorsque vient le moment de choisir entre les sciences et le reste. L'absence de modèle féminin, le manque de soutien de la famille et de l'école, les rapports difficiles avec les garçons, les difficultés d'embauché ou la discrimination sont autant de barrières qui renvoient les filles vers des secteurs historiquement et socialement plus « féminins », là où elles peuvent, par exemple, exploiter leur intérêt pour les relations interpersonnelles en plus de rendre service à la société. À l'inverse, nombre de garçons choisissent des disciplines qui leur demandent le plus souvent d'être individualistes ou compétitifs et qui les mènent alors vers des formations et des carrières qui demandent, justement, des mathématiques.

Madame Louise Lafortune connaît bien la complexité de la relation qu'ont les femmes avec la mathématique. Maintenant professeure en didactique de la mathématique à l'Université du Québec à Trois-Rivières, et ce, après avoir enseigné cette science principalement au cégep André-Laurendeau durant vingt ans, elle vise, par le biais de ses travaux de recherche, à mieux comprendre l'expérience des adultes et des jeunes dans l'apprentissage de la mathématique, à développer des stratégies didactiques tenant compte des dimensions affective et métacognitive, de même qu'à promouvoir la place des femmes en mathématique. Selon elle, ce n'est pas tant les filles qui ont rejeté la mathématique, mais bien la discipline elle-même qui les a longtemps tenues à l'écart. L'histoire de cette science est en effet truffée d'anecdotes de toutes sortes où l'on constate que les femmes ont eu bien peu d'occasions d'exploiter leurs habiletés.

Il est vrai que la mathématique exige un effort intellectuel, raconte Louise Lafortune. Or on a longtemps perçu les femmes comme étant trop fragiles pour ce type de travail. Au XVIII^e siècle par exemple, on craignait que l'effort de la pensée abstraite ne détériore la santé des femmes, allant même jusqu'à dire que la mathématique pouvait les rendre stériles.

Évidemment, au fil des décennies, le discours s'est transformé. Par contre, même en cette fin de siècle, il semble que les gens ont une façon toute particulière de percevoir les femmes qui s'intéressent à la mathématique. Selon Louise Lafortune, « il semble y avoir quelque chose d'imprégné socialement. Le regard que posent les femmes et les hommes sur une mathématicienne est en effet fort particulier. Elle devient à la fois un objet de curiosité et d'admiration ».

Un certain malaise côtoie alors une fascination avouée, contribuant peut-être à entretenir le mythe selon lequel les hommes sont plus doués que les femmes pour la mathématique.

La matnopoDÎe ou le pouvoir de l'aiTctir

Le choix de poursuivre des études en mathématique ou dans des disciplines connexes peut également être influencé par des facteurs dits affectifs. Chez les femmes mathophobes, on relate qu'elles ont le plus souvent très peu confiance en leur capacité de réussir en mathématique. Cette gêne s'explique entre autres par le fait que cette discipline est couramment considérée comme un exemple d'exactitude, de rigueur et d'objectivité, non loin de l'image stéréotypée du masculin. Il est à noter que les garçons aussi ont des difficultés en mathématiques dues à des blocages affectifs.

Aussi, la perception que l'on a de soi, très étroitement liée à la confiance, joue un rôle clé dans la réussite des femmes. En effet, une étude réalisée au cours des années 80 par des chercheuses québécoises nous apprend que la majorité des filles attribuent leurs succès à l'effort qu'elles ont mis à la tâche, alors que leurs échecs sont plutôt vus comme une incapacité à faire le travail ou tout simplement à réussir dans une discipline. Or il est fort étonnant de constater que cette même recherche démontre que les garçons associent leurs succès au talent qu'ils possèdent dans un domaine particulier alors que leurs échecs sont, pour eux, attribuables à un manque de temps ou d'effort. Considérant que leurs résultats en mathématique ne sont pas supérieurs à ceux de leurs consoeurs, il semble que les garçons aient peut-être même tendance à avoir trop confiance en eux et en leurs facultés.

Pour contrer les effets négatifs que peuvent avoir certains aspects affectifs sur la réussite en mathématique, une prise de conscience de ses peurs semble une première étape positive vers ce que Louise Lafortune considère comme un déblocage.

« En s'avouant mathophobe, la femme s'ouvre sur un questionnement qui lui permet d'établir d'où proviennent ses échecs en mathématique, explique-t-elle. Elle doit alors se demander s'il s'agit d'un manque d'effort ou de temps consacré aux exercices, ou tout simplement un manque de confiance en sa logique personnelle. Chez certaines femmes, par exemple, ce manque de confiance se manifeste par une fixation sur les formules mathématiques, comme si ces dernières représentaient des outils absolus pour obtenir la bonne réponse à un problème. Ces femmes doivent comprendre qu'elles peuvent réussir en faisant confiance à leur logique et en gardant toujours l'esprit ouvert face à ce qui se passe dans leur cours de mathématique. Selon moi, si ces femmes peuvent réussir dans d'autres domaines, elles peuvent aussi très bien réussir en mathématique. »

Une prise en charge de son anxiété face à la discipline, doublée d'une bonne dose de motivation, aideront donc les femmes à démythifier la mathématique en plus de leur donner le coup de pouce nécessaire lors d'un retour aux études, par exemple.

L'enseignement de la mathématique : des changements imminents

À l'heure actuelle, l'enseignement que l'on fait de la mathématique au Québec est en pleine mutation. Louise Lafortune y contribue à sa façon en travaillant à la publication d'une collection de manuels de mathématique destinés aux élèves de 4^e et 5^e secondaire. L'approche que l'on y retrouve se veut métacognitive constructiviste, où l'on tient compte de toutes les dimensions de l'apprentissage, tant affectives, sociales que cognitives et métacognitives. Au fil des pages, on constate que les problèmes mathématiques demandent une capacité de réflexion, d'analyse, voire de création, qui poussent l'élève bien au-delà de la traditionnelle réponse à variable unique. Louise Lafortune y prône donc une participation active des jeunes.

Ils doivent prendre des initiatives face aux questions posées, chercher des solutions sans attendre la réponse, admet-elle. Cela leur exige un effort soutenu mais possible. Ils doivent cesser de percevoir les gens qui réussissent en maths comme des génies. La preuve, c'est que l'on fait toutes et tous des mathématiques de façon quotidienne, que ce soit en faisant son épicerie, en payant ses comptes, en bricolant ou en cousant.

Cette collection de manuels, qui s'intitule « Mathophilie », vise également à donner une vision plus humaine et vivante de la mathématique. Ainsi, les élèves y retrouvent des textes, dessins et *verbatim* où d'autres jeunes de leur âge s'expriment sur ce qu'ils ressentent lorsque qu'ils font de la mathématique, matière qu'ils trouvent tantôt « agréable » tantôt « complexe, vaste et énorme ».

Aussi, en présentant la mathématique comme un domaine où la démarche personnelle prime, on contribue à faire de l'élève un être créateur. Ce dernier développe alors ses propres stratégies de calcul ou de synthèse à l'aide d'autres stratégies déjà assimilées, ou, mieux encore, grâce aux idées que l'enseignant ou l'enseignante aura su susciter chez les élèves lors de discussions en classe. Louise Lafortune n'y voit qu'une seule réserve.

« Les élèves qui ont tendance à tout apprendre par cœur et qui réussissent tout de même très bien seront peut-être déstabilisés quand on leur demandera le pourquoi ou le comment de leur démarche, de leur réflexion. Chez certains, le système traditionnel fonctionne. Dorénavant, ils devront développer une structure de pensée différente qui leur sera toutefois fort bénéfique. »

La formation des maîtres, qui s'est transformée il y a quelques années avec de nouveaux programmes de baccalauréat en enseignement au primaire et au secondaire, laisse, quant à elle, de plus en plus de place aux éléments mathématiques, s'attardant ainsi sur la matière bien plus que sur sa didactique. Selon Louise Lafortune, les futurs éducateurs et éducatrices semblent

avoir une perception assez partagée de la mathématique. Une prise de conscience de leurs forces, de leurs faiblesses et de leurs intérêts dans les divers sous-groupes de la mathématique, tels la géométrie ou l'algèbre, pourrait contribuer à promouvoir cette discipline auprès de ceux qui l'ont intégrée de façon plutôt traditionnelle il y a quelques années. De fait, leur rôle s'avère d'autant plus important qu'ils sont souvent les premiers, aux côtés des parents, à pouvoir intervenir au moment où les élèves, le plus souvent les filles, font face à des subtilités pouvant de toute évidence influencer leur choix de carrière. Des phrases telles que « As-tu vu tes notes? » ou « T'es pas capable! » n'ont ainsi pas leur place dans une matière où l'effort demandé s'avère important et où la réussite se relativise selon les buts de chacun.

L'en^a^ement des mathématiciennes

Au cours de sa carrière, Louise Lafortune a également été coordonnatrice provinciale du Mouvement international pour les femmes et l'enseignement des mathématiques, le MOIFEM. Ce mouvement a pour objectif de casser les mythes qui seraient autant d'obstacles à une plus grande participation des femmes à l'univers de la mathématique. Malgré l'accès qu'elles ont aux études supérieures, leur place dans des carrières en mathématique n'est toutefois pas gagnée. Le combat des groupes de femmes mathématiciennes est toujours aussi pertinent dans la mesure où très peu de filles choisissent cette discipline et les secteurs qui lui sont rattachés. Avec les années 90, leur lutte s'est transformée en sensibilisation auprès des enseignants et des élèves. Leur travail se poursuit donc, laissant les femmes faire de la mathématique autrement, là où les « bonnes réponses » sont nombreuses et où cette science a bel et bien le sexe que l'on choisit de lui donner...

Note

1. Cette étude a été publiée aux Éditions du Remue-ménage dans le recueil *Femmes et mathématique*. Ce dernier a d'ailleurs été produit sous la direction de Madame Louise Lafortune.

Pour en savoir plus

Femmes et mathématique, sous la direction de Louise Lafortune, éd. du Remue-ménage, 1986.

Quelles différences, sous la direction de Louise Lafortune, éd. du Remue-ménage, 1989.

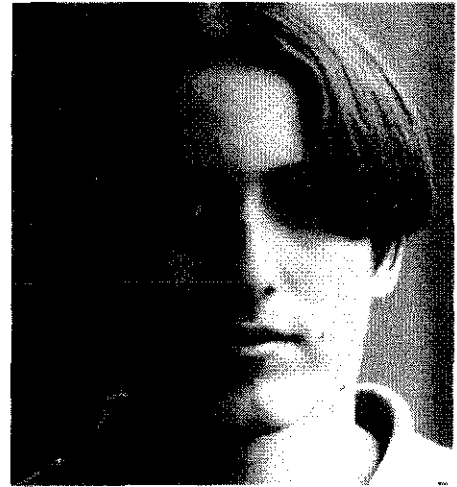
Les femmes font des maths, par Louise Lafortune et Hélène Kayler, éd. du Remue-ménage, 1992.

Des mathématiques autrement, sous la direction de Claudie Solar et Louise Lafortune, éd. du Remue-ménage, 1994.

Collection Mathophilie, Mathématique 416, 436, 514, 536, Louise Lafortune, Éd. Guérin, 1997, 1998.

Rémy Hall

4^e année à l'école Le Pnare



« L'école c'est important, mais on devrait apprendre des choses plus utiles que celles que l'on apprend. C'est pratique pour avoir des amis et pour voir du monde. J'aimerais apprendre comment vivre et pas des maths compliquées qui ne servent à rien dans la vie. »

Étudiantes au doctorat et à la maîtrise. Accès plus facile, mais encore quelques ombres au tableau

Par Julie Boiïoreau

Depuis quelques années, un nombre grandissant de femmes s'engagent dans la poursuite d'études supérieures. Il est récent que les femmes choisissent d'entreprendre une maîtrise ou un doctorat, privilège antérieurement réservé aux hommes. Bien qu'elles y soient encore minoritaires dans certaines disciplines universitaires, comme le génie et les sciences, elles bousculent les habitudes et s'imposent progressivement. Toutefois, ces transformations, cette « invasion féminine » au sein des cycles supérieurs, ne se vivent pas sans heurts.

Une enquête commandée par l'Université de Sherbrooke, l'hiver dernier, a permis d'identifier certaines formes de discrimination vécues par les étudiantes des cycles supérieurs et d'en mesurer quantitativement l'étendue¹. Dans l'ensemble, les résultats de la recherche sont rassurants; ils ne reflètent pas des conditions d'études discriminatoires envers les femmes. Pour certains indicateurs, comme le manque d'attention, la contribution inégale aux travaux d'équipe et l'accueil défavorable, la discrimination s'avère peu significative. Par contre, l'analyse des données souligne des fréquences passablement élevées en ce qui concerne les remarques sexistes, les difficultés à prendre la parole devant un groupe, le harcèlement sexuel et les problèmes spécifiques aux mères étudiantes.

Un humour douteux

Parmi l'ensemble des attitudes discriminatoires à l'égard des femmes, les remarques et plaisanteries sexistes occupent une place de choix. En effet, l'enquête démontre qu'une quantité importante d'étudiantes (40 %) entendent des propos sexistes dans



le cadre de leurs activités à l'université, surtout celles qui étudient dans les programmes majoritairement masculins. Alors que ce type de discours suscite le rire chez environ la moitié des participantes à l'enquête, sa fréquence, cependant, déplaît aux autres qui le considèrent comme un comportement contribuant à construire une identité féminine guère reluisante.

« Si un peu de moquerie ne fait de mal à personne, comme le veut le dicton, la même moquerie prise et reprise inlassablement, comme vague qui caresse la plage, finit par devenir un savoir sur lequel des femmes vont construire leur identité » affirmait la chercheuse Claudie Solar lors du Colloque Femmes et savoirs (1995)². Pour d'autres étudiantes, le fait d'énoncer des propos sexistes s'avère nuisible dans la mesure où ces remarques s'inscrivent dans un continuum quotidien d'agressions envers les femmes. « Je crois que beaucoup d'hommes ne sont pas conscients des peurs qu'ils peuvent créer en ayant des propos sexistes. Ils ne sont pas conscients que les femmes subissent des agressions de toutes sortes régulièrement et que cela crée un sentiment de peur constant qui nous colle à la peau », exprimait une répondante de l'enquête.

Des mythes qui perdurent

Inventé il y a déjà belle lurette, le mythe de l'infériorité intellectuelle des femmes influence encore, de nos jours, l'idée que se font certains hommes et certaines femmes des capacités du genre féminin face au savoir. Comme en témoignent les résultats d'une étude de Sharon Sutherland portant sur la perception des facultés intellectuelles des femmes, deux hommes sur cinq les considèrent inférieures alors qu'une femme sur 4 s'estime elle-même inférieure. Dans *L'école des femmes* (1986), Liliane Goulet et Lyne Kurtzman s'intéressent à l'influence de ce mythe sur le comportement des femmes dans un contexte universitaire. Ces deux auteures affirment qu'il provoque chez certaines étudiantes des difficultés à prendre la parole en classe parce qu'elles redoutent que leurs propos soient

jugés inappropriés. On assiste donc, selon elles, à un phénomène d'autocensure, c'est-à-dire, qu'avant même d'interroger quiconque ou de donner leurs opinions, ces étudiantes soumettent leurs futurs propos à un minutieux examen qui, bien souvent, se termine par le silence.

Ce problème ressort de l'enquête de l'Université de Sherbrooke. Une proportion tout de même considérable de répondantes (37 %) rencontrent des difficultés à poser des questions ou à apporter leurs commentaires, et ce, plus particulièrement lors des cours. L'enquête indique que ce problème s'accroît lors d'un contact plus intime avec un homme et qu'il se manifeste plus fréquemment chez les répondantes évoluant dans un contexte d'études minoritairement féminin. Sans vouloir diminuer l'importance de ce problème, il faut toutefois noter que le questionnaire utilisé pour l'enquête ne s'adressait pas aux étudiants masculins et qu'on ne peut par conséquent déclarer ce problème typiquement féminin. Par contre, il est évident que les résultats de la recherche vont dans le même sens que plusieurs études déjà menées sur le sujet à savoir que les femmes s'expriment moins aisément devant un groupe que les hommes.

Harcèlement sexuel : à l'université* comme ailleurs

Diverses enquêtes démontrent de façon répétée qu'une proportion importante de femmes en milieu d'études subissent des comportements sexuels importuns, contraignants et même quelquefois empreints d'agressivité. En fait, le harcèlement sexuel s'inscrirait parmi les manifestations d'attitudes sexistes les plus fréquentes dans les universités canadiennes. Le harcèlement sexuel s'avère un problème qui touche une partie des étudiantes de Sherbrooke (27%), plus précisément celles qui sont inscrites dans les programmes de sciences et de génie. Les conduites sexuelles importunes rapportées étaient, la plupart du temps, des blagues déplacées, des remarques embê-

tantes, des questions intimes et des commentaires répétés sur la vie sexuelle ou l'apparence. En général, le harceleur était un homme et la situation est demeurée cachée puisque la quasi-totalité des victimes n'ont formulé aucune plainte auprès d'une autorité de l'Université, décidant plutôt d'ignorer le comportement, d'éviter le harceleur et de changer leur façon de s'habiller ou de se comporter. Ces résultats reflètent bien le silence caractéristique de la victimisation sexuelle.

Famille et études : paradis pour les « superwomen »

Concilier famille, études et, bien souvent travail, ne se fait pas sans difficultés pour les mères étudiantes. Comme l'a décrit une répondante de l'enquête, « la tâche est lourde lorsqu'on est maman, surtout quand on travaille à temps partiel, qu'on poursuit des études et que l'on doit assumer les tâches domestiques ». Bien qu'ils ne concernent pas l'ensemble des participantes, les problèmes causés par la combinaison famille-études sont vécus par une proportion impressionnante de mères étudiantes de l'Université de Sherbrooke (72 %). Le manque de temps pour effectuer les travaux scolaires et pour se préparer adéquatement aux examens, les conflits d'horaire, les difficultés à assister à un cours, à réaliser des travaux d'équipe se rencontrent davantage chez les mères qui assument seules le soin des enfants et aussi chez celles qui ont à leur charge trois enfants et plus, âgés entre 0 et 10 ans.

1. BOUDREAU, Julie. *Enquête sur la discrimination vécue par les étudiantes des cycles supérieurs de l'Université de Sherbrooke*, mars 1997, 69 p.
2. Étude présentée dans SOLAR, Claudie. « Le caractère masculin de l'éducation », *Revue des sciences de l'éducation*, vol. XI, n°2, 1985, p. 277-294.

Olivier Dupuis Orisson
2^e année à l'école Sainte-Anne



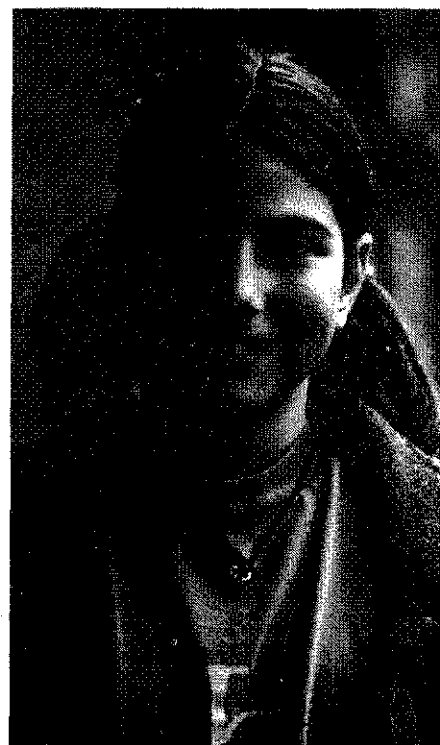
« L'école c'est difficile et pas
difficile. L'école c'est le fun.
Ça prend une moyenne
place dans ma vie. »

Simon TatlocR
6^e année Écoactif



« C'est un passage à une étape
plus importante. Ça te fait
acquérir des connaissances
pour s'engager dans ce que
l'on veut faire dans la vie. Le
primaire ça te donne une
idée sur ce que tu veux faire
plus tard. Le secondaire c'est
plus important parce que tu
t'engages dans quelque chose
que tu aimes pis tu fonces. »

Josiane Paradis
6^e année Sainte-Anne



« Il y a des choses utiles et
d'autres pas utiles. Le
français c'est important si on
veut devenir auteur mais si
tu apprends l'histoire des
plantes ça ne sert à rien. »

Visibles et partenaires

Par Hélène Cornellier

Les 8, 9 et 10 mai dernier se tenait à l'Université Laurentienne de Sudbury un Colloque sur les pratiques et les recherches féministes en milieu francophone mis sur pied par le Collectif des femmes francophones du Nord-Est ontarien en collaboration avec le Réseau des chercheuses féministes de l'Ontario français et de nombreux autoes partenaires.

mais bien un espace concret et égalitaire obtenu grâce à des changements sociaux radicaux dans tous les domaines de la vie sociale».

Il devenait important, cinq ans plus tard, pour les femmes de l'Ontario français de faire le point sur les pratiques et les recherches féministes dans le but de soutenir les efforts de diffusion de ces savoirs et de les rendre *visibles*. Il était aussi important qu'au delà de la visibilité, les femmes trouvent leurs stratégies pour être reconnues *comme partenaires* à part entière.

Le colloque *Visibles et partenaires* est la deuxième rencontre en Ontario français des femmes et groupes de femmes pour partager leurs actions et leurs recherches. En 1992, *Relevons le défi* a voulu saisir et fixer dans le temps le savoir collectif sur les interventions féministes francophones à la grandeur de l'Ontario. Ce moment privilégié a montré la volonté réelle des femmes de discuter de leurs pratiques et de travailler collectivement à la transformation de la société et à l'amélioration de la qualité de vie des femmes de l'Ontario français.

De ce colloque est née la Table féministe francophone de concertation provinciale de l'Ontario et un nouveau souffle a supporté les actions de groupes tels que le Réseau des chercheuses féministes de l'Ontario français, l'Action ontarienne contre la violence faite aux femmes, le Collectif de femmes francophones du Nord-Est ontarien...

Plusieurs constats ont surgis du colloque de 1992 dont un particulièrement a porté le germe du colloque *Visibles et partenaires* de mai 1997. Ce constat était que «malgré les acquis des femmes, nous avons beaucoup à faire pour occuper plus qu'un espace symbolique dans la société,

Le thème, *Visibles et partenaires*, est présent de façon consciente ou non dans les milieux des groupes de femmes, non seulement en Ontario français mais à travers le Québec et le Canada. Il nous touche toutes mais plus particulièrement les groupes minoritaires ou marginalisés. Le thème principal du colloque a été sous-jacent à travers chaque conférence et atelier. Les femmes ont construit leurs acquis par les actions et les recherches individuelles ou en groupe. Devant le virage néo-libéraliste actuel, elles cherchent à trouver des stratégies nouvelles pour acquérir «un droit de cité», à l'égal des hommes, comme le soulignait la présidente du colloque, Marie-Luce Garceau, dans son allocution d'ouverture. «Elles ont pris conscience que la vision doit aussi se traduire en action, avec la mobilisation de partenaires pouvant les appuyer.» (Collectif, 1997) La réflexion issue du colloque donne des pistes pour générer l'avenir et garder en mouvement notre discussion comme femmes afin d'obtenir et de préserver les droits et services nécessaires à une vie en société.

Dans cette optique, les termes visibles et partenaires ont été définis, clarifiés, décorés à la façon de chaque groupe pour se les approprier.

Être visibles invoque les luttes et les actions faites quotidiennement. Cela réfère à l'invisible dans lequel le travail des femmes est encore tenu, pris pour acquis par exemple. C'est rompre le silence sur la violence, le harcèlement, la pauvreté, le travail sous payé... Être visible, c'est donner la parole aux femmes par la recherche, réfléchir sur notre histoire, être conscientes de sa richesse. C'est constater notre présence, notre nombre, notre diversité... c'est nous voir ensemble, différentes.

Être partenaires, c'est un rapport social essentiel qui demande lucidité, une grande dose de diplomatie et de courage. Il nécessite la reconnaissance des autres, de leur visibilité, pour agir et se dire. Ce n'est plus une étude de... mais un travail ensemble qui nécessite temps, ressources et participants. Le partenariat s'apprend et se définit, il se construit avec ses participants. C'est un projet à long terme essentiel à l'avancement des femmes.

Une fois définis, comment ces éléments, *visibles et partenaires*, peuvent-ils s'appliquer à nos recherches, à nos actions et aux stratégies que nous bâtissons? À titre d'exemple, lors d'une recherche-action, les parties impliquées doivent devenir visibles les unes aux autres. Les objets de jadis deviennent aujourd'hui sujets, gardant le contrôle de la recherche : les acteurs sur le terrain sont reconnus comme tels et non comme des cobayes étudiés avec objectivité. Le but de la recherche se définit, au-delà de la connaissance, comme une source d'action et de formation.

Dans le contexte socio-politico-économique actuel, les femmes réfléchissent aux stratégies et solutions possibles pour garder les acquis bâtis à grande dose d'énergie. Le développement social dont il est question actuellement n'est-il pas une de

ces solutions, à l'image des valeurs sur lesquelles les femmes bâtissent leurs pratiques ? N'oblige-t-il pas à la visibilité pour que les partenaires existent réellement ? Est-ce une appropriation du travail invisible des femmes, une façon de gérer la crise actuelle ou un espace économique différent, ayant sa propre logique ? Quels en seraient les critères du point de vue des femmes ? Quelle sera sa finalité ? L'économie sociale est-elle solidaire, ayant une gestion autonome et un processus de décision collective ? Quelles sont les valeurs qui la motive ? Sera-t-elle être rentable économiquement ou plutôt socialement ? Autant de questions ayant à trouver leur réponse pour créer véritablement des entreprises d'économie sociale et non des services à rabais. Autant de questions sur lesquelles les femmes auront à se concerter pour asseoir leur partenariat, non en un discours uniforme mais plutôt en une réponse multiforme dont les bases sont inaliénables. L'exemple des cuisines collectives illustre comment une entreprise peut remplir des objectifs d'entraide, d'éducation, de nutrition, d'échange et de prise en charge. Des échanges ont été suggérés entre l'Ontario, le Québec et la France sur l'économie sociale et les projets qui peuvent en ressortir.

D'autres thèmes ont été discutés comme la santé, le besoin d'une approche médicale qui répond aux besoins des femmes, axée sur la prévention, et la promotion de la santé. Impliquées grandement dans les soins et services de santé, qu'ils soient rémunérés ou bénévoles, les femmes désirent se faire entendre et participer aux décisions politiques concernant la gestion des services. Du côté de la violence, le mur du silence n'est pas brisé. Des actions de réseautage et de concertation sont suggérées pour éviter l'épuisement et permettre de poursuivre les actions entreprises. Les nouvelles technologies d'information sont des moyens intéressants pour les femmes vivant dans différents milieux de communiquer entre elles et de se transmettre les informations nécessaires à la poursuite de leurs objectifs. Les participantes demandent des changements dans les milieux de travail pour aider les familles dans l'aménagement des tâches. Par ailleurs, les femmes

immigrantes se questionnent sur l'intégration à la société d'accueil : la souhaite-t-elle ou désirent-elles garder leur culture ? Quel ajustement peut exister entre ces deux positions ? Les femmes dans l'Église, les femmes sourdes, les femmes lesbiennes, les jeunes femmes, chacune à leur manière sont venues partager leur réflexion, entre elles et avec les autres participantes.

Dès la fin du colloque, quelques constats pouvaient être faits et des enjeux découverts. La passion de l'action caractérise l'approche féministe des Franco-Ontariennes. Le travail de visibilité est toujours essentiel pour faire reconnaître le travail invisible des femmes. Il ne suffit plus seulement de prendre la parole mais il faut aussi se faire entendre pour faire la différence. La force du mouvement féministe franco-ontarien vient de sa capacité de joindre la théorie et la pratique : l'action est fondement de la réflexion qui devenant théorie supporte l'action.

Devant le constat fait de la situation économique et sociale, nombreuses sont celles qui ont perdu confiance dans la capacité de la classe politique à gouverner. Certaines des actions deviendront par la force des choses plus politiques et militantes pour contrer l'indifférence chronique des gouvernements face aux femmes. C'est pourquoi ce colloque se voulait aussi mobilisateur. Ainsi dans chacun des ateliers, les organisatrices ont demandé aux participantes de formuler des revendications à l'aide de cinq questions précises.

- Quel est le ou les changements que je souhaite pour l'avenir ?
- Quels sont les partenaires qui peuvent m'aider à obtenir ce ou ces changements (alliance, collaboration, financement) ?
- Quels sont les besoins non comblés ou les obstacles qui me motivent à développer ce partenariat ?
- Dans quelle action concrète suis-je prête à m'impliquer avec des partenaires ?
- Quelles actions aimerais-je proposer afin de contourner ces obstacles ?

Ces recommandations serviront à nourrir les débats avec les différents partenaires. Elles permettront une vision concertée sur les dossiers chauds à partir de recherches et de pratiques féministes.

Afin de poursuivre son objectif de visibilité, les Actes du colloque seront publiés cet automne dans *Reflets - Revue ontarioise d'intervention sociale et communautaire*.

Pour information ou abonnement :
Reflets, École de service social
Université Laurentienne, chemin du Lac Ramsey, Sudbury, Ontario, P3E 2C6

Téléphone : (705) 675-1151, poste 5069
Télécopieur : (705) 675-4817
Courrier électronique :
eflets@nickel.laurentian.ca

Sources :

BÉLANGER, L. et D. FOURNIER, *Économie sociale et solidaire : un projet féministe ?*

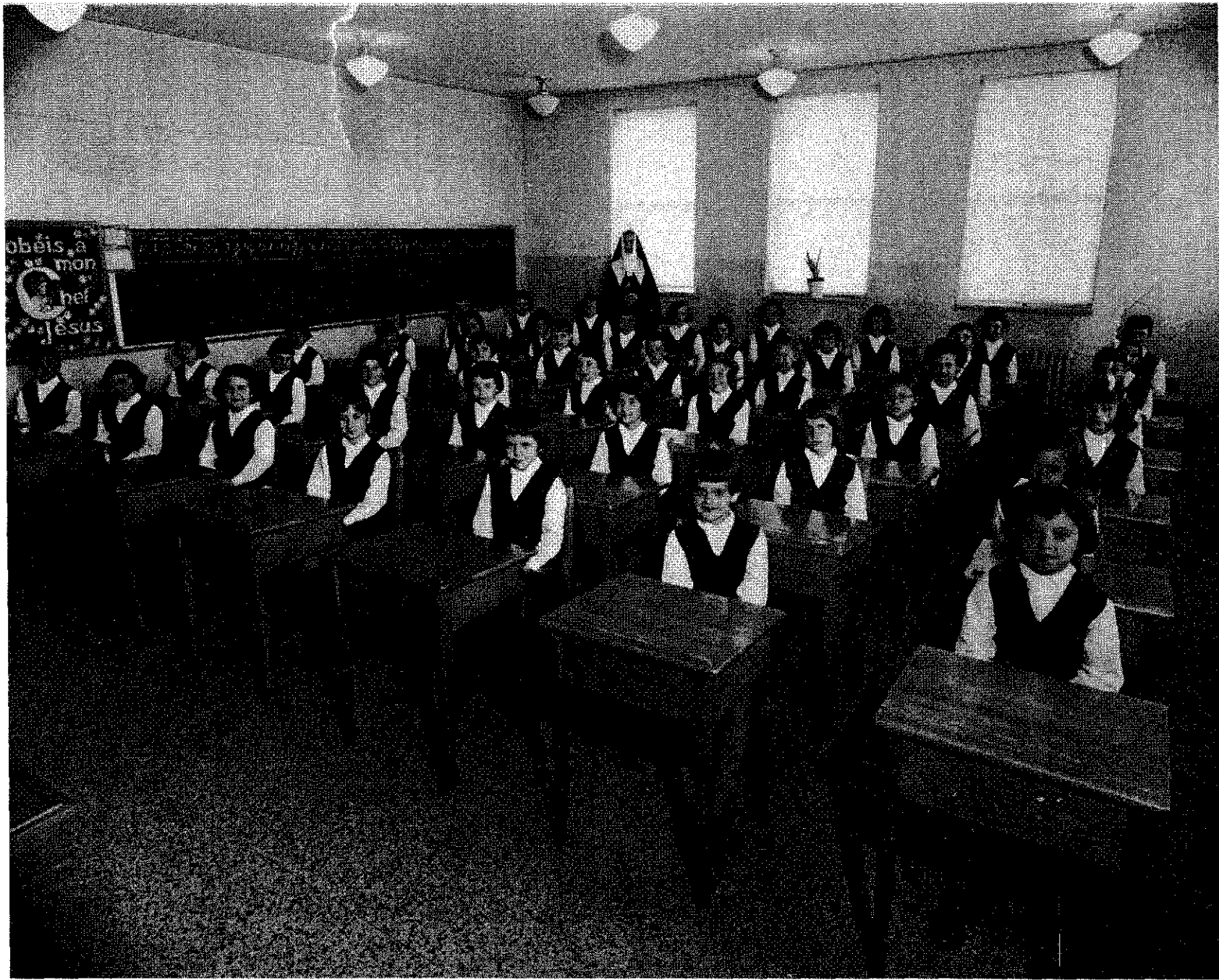
BERGER, M.-J., *À la recherche d'une intégration socioculturelle : rêve ou réalité ?*

COLLECTIF DES FEMMES FRANCOPHONES DU NORD-EST ONTARIEN, *Rapport et synthèse du colloque Visibles et partenaires*, document préliminaire rédigé par Lucie Brunei, 15 juin 1997.

DESCHAMPS, D. et M-L GARCEAU, *Pleins feux sur la recherche-action : un bilan des partenaires*

GARCEAU, Marie-Luce, *Visibles, partenaires et beaucoup plus!*, Allocution d'ouverture au colloque Visibles et partenaires, Université Laurentienne - Sudbury, 8 mai 1997.

LAMOUREUX, Jocelyne, *Visibilité et partenariat : quels sont les enjeux?*, notes sur la conférence d'ouverture au colloque Visibles et partenaires, Université Laurentienne-Sudbury, 8 mai 1997.



Une classe de 3^e année en 1960 à Montréal

Pour celles qui n'ont pas renouvelé leur membership ou pour celles qui aimeraient devenir membres pour l'année 1998, vous n'avez, qu'à remplir ce coupon et le retourner à l'adresse ci-dessous.

Pour ceux et celles qui voudraient! simplement s'abonner à *Informelle's*, vous n'avez qu'à remplir ce coupon et le retourner à l'adresse ci-dessous.

Je désire devenir membre du CFE (1998) : 10\$

Je désire m'abonner à *Informelles* : 6\$

Nom :

Adresse :

.....

.....

Téléphone :



Centre des femmes de VEstrie

C.P. 141, succursale Place de la Cité,
Sherbrooke (Québec)
J1H5H8

